

La tyrannie de la transparence

Carnets II

labarquedor@gmail.com

Pierre Le Vigan

La tyrannie de la transparence

Carnets II (2008-2010)

**Contact : labarquedor@gmail.com
pierrelevigan@gmail.com**

A Christian Brosio,
et en souvenir de Jean Bourdier

Sommaire

Préface d'Arnaud Guyot-Jeannin 9

Avant-propos de l'auteur 15

La tyrannie de la transparence. Carnets II 19

Préface
d'Arnaud Guyot-Jeannin

Un intellectuel et homme du peuple

Pierre Le Vigan se caractérise par sa bonté, sa droiture, son honnêteté, sa curiosité et son indépendance d'esprit. Des mots trop galvaudés de nos jours. Il lit beaucoup, mais pense par lui-même. Un peu décalé, lunaire et original, dénué de tout sectarisme, il peut déconcerter ses lecteurs les plus réguliers et fervents en évoquant dans ce livre, par exemple, « la grande Gisèle Halimi ». C'est le cas de l'auteur de ses lignes qui trouve le jugement un peu hâtif (même s'il est vrai que de nos jours, les positions de l'avocate du FLN et militante féministe en matière de

politique étrangère sont souvent justes et intelligentes). Républicain subsidiariste, démocrate organiciste et socialiste populiste, Le Vigan est attaché au(x) peuple(s) de façon charnelle. Son populisme, jamais démagogique, est exigeant, aristocratique et anagogique. Il s'agit d'un aristo-populisme.

Lui-même homme du peuple, il pense pour le peuple (mais jamais à sa place tant il considère que la souveraineté du peuple est inaliénable et devrait encore s'étendre). Attachant une importance considérable au lien social, il déplore son délitement par les assauts conjugués de l'individualisme et de l'utilitarisme marchand. Néanmoins, il réfléchit sur les conditions possibles de sa réémergence dans l'espace public. Anticapitaliste radical, il rejette la suraccumulation du capital et du profit et l'exploitation de l'homme par l'homme. Objecteur de croissance – il se méfie du terme

de « décroissance » –, il s'avère un vrai écologiste antiproductiviste. Cela ne l'empêche pas, le cas échéant, sur telle ou telle question de société, de se prononcer en faveur d'un certain constructivisme. S'il est un penseur organique épris de liberté, il sait aussi que la volonté politique demeure primordiale.

Homme de droite de gauche, Pierre Le Vigan s'intéresse à tous les paramètres de la vie intellectuelle. S'il possède une culture historique, politique et littéraire de droite (Brasillach, Drieu, etc), il lit surtout de nos jours les sociologues et intellectuels de gauche (Régis Debray, Serge Latouche, etc). Il peut aussi apprécier certains points de la pensée d'Alain Finkielkraut et rendre hommage à l'humour transgressif de Dieudonné, voire aux analyses les plus sérieuses d'Alain Soral. Mais, c'est peut-être

avec Jean-Claude Michéa qu'il se sent le plus d'affinités.

Souhaitant l'édification d'un « Empire d'Europe » - soit une « Communauté des nations d'Europe » - il aime aussi passionnément la France et la langue française. Une France fédérale dans une Europe fédérée représente en quelque sorte son modèle. Favorable à la combinaison d'une unité républicaine (de haut en bas) et du principe de subsidiarité (de bas en haut), il appelle de ses vœux une fédération des communautés nationales et régionales d'Europe. La république qu'il souhaite se voir mettre en place n'est donc pas une et indivisible, mais une et diverse.

Urbaniste, intellectuel engagé, herméneute, homme de fidélité qui sait évoluer sur certaines questions sans jamais se renier dans l'esprit, Pierre Le Vigan s'attache autant à ses sujets qu'on s'attache à lui. Réflexif et

nuancé, il n'hésite pas non plus à trancher lorsqu'il le faut. Depuis plusieurs années, il publie des livres et des articles de plus en plus pertinents en ne cessant de s'améliorer sur leur mise en perspective formelle. Dans la mouvance anticonformiste française et européenne, il va falloir intellectuellement de plus en plus compter avec lui dans l'avenir. La lecture de ses textes est toujours stimulante pour l'esprit et la recherche de la vérité.

Arnaud Guyot-Jeannin

Avant-propos de l'auteur

La tyrannie de la transparence renvoie à une des caractéristiques les plus marquantes de notre temps. Il s'agit de la volonté de tout dire, de tout faire savoir, du refus de l'épaisseur des choses, et de leur opacité. La transparence s'oppose non seulement à l'opacité mais aussi, comme le relève Michela Marzano, « à l'être de l'objet, à sa présence solide. » (*Le Contrat de Défiance*, Grasset, 2010).

Critiquer la transparence n'est pas faire l'apologie de l'obscurantisme. Il s'agit de dire que tout n'est pas aisément communicable, et que ce qui se dit et se montre n'épuise pas toute la complexité d'une situation et des relations entre les hommes. Et bien sûr entre les hommes et les femmes. La transparence est le revers de *l'œil absolu* dont parle Gérard Wajcman, c'est-à-dire de l'Etat omnivoyant, de l'idéologie de

l'hypervisible et de la dissolution de l'intime et du secret (Yvan Rioufol parle à juste titre de « tyrannie de l'impudeur »).

Cette transparence devenue obligatoire, je l'associe à un animal bien particulier. La méduse est un animal marin, comme le cachalot qui fut l'emblème de mes carnets précédents (*Le front du cachalot*). La méduse est un animal marin sans os qui prolifère particulièrement en notre époque, sans doute en liaison avec les transformations de la planète dues à l'homme. Il n'est pas interdit de voir dans la prolifération de cet animal quasi-transparent et invertébré, au demeurant assez élégant dans son registre, tout un symbole. Certaines méduses sont toxiques pour les humains, mais seulement moins de 10 % des espèces. Bien entendu, certains peuples mangent les méduses, ébouillantées et séchées au soleil. « La faim est le meilleur des cuisiniers » remarquait Kant (*Critique de la faculté de juger*).

La Méduse – et ici la majuscule s'impose – est aussi l'une des Gorgones. On meurt changé en pierre, c'est-à-dire au sens propre pétrifié, quand on la regarde, ou quand on regarde ses sœurs. La Méduse est l'Autre « non comme hôte mais comme horreur, comme chaos, comme inhumain absolu », écrit Olivier Abel (*La Croix*, 28 novembre 2008). Mais il faut être circonspect devant les figures dites du mal, a fortiori quand on prétend définir un « mal absolu ». Les « figures du mal » ne doivent jamais décourager l'esprit de lucidité.

*

Ces carnets sont souvent sans date. Le lecteur saura toutefois qu'ils ont été écrits de 2008 à 2010. Certains extraits sont parus dans le magazine trimestriel *Eléments* (www.revue-elements.com) qui a bien voulu nous autoriser à les reproduire. Que ce livre soit aussi l'occasion de saluer le travail d'exploration intellectuelle et de liberté qui est mené par les animateurs de cette revue.

Si ces carnets disent quelque chose du « tissu de l'âme » de leur auteur, un « fourmillement de petites inclinations », disait Gilles Deleuze, ce n'est pas l'auteur qui importe. Les vanités d'auteur ne sont rien, d'autant que les citations tiennent la plus grande place dans ces carnets, mais les singularités d'auteur ne sont pas rien car elles ouvrent sur l'universel.

Les citations sont des munitions. Elles aident à comprendre l'homme, à comprendre notre temps. J'aime à penser, du reste, que « tout a déjà été dit ». Mais tout a souvent été maintes fois oublié. Et tout doit être reformulé, toujours, et reprécisé, encore et encore. Dans ses *Carnets du grand chemin*, Julien Gracq écrivait : « J'ai plaisir à débusquer ces nuances paysagistes ; ce sont des acquis qui jamais plus ne se laisseront tout à fait oublier : l'enrichissement des nuances saisissables du visage terrestre et de son expression est pour moi de tout autre conséquence que la saisie d'une subtilité psychologique. »

PLV

Carnets II – La tyrannie de la transparence

« Si tu es le veilleur je suis ton rêve : mais si tu veux veiller, c'est bien moi ton vouloir » écrit Rainer-Maria Rilke.

Le sociologue Philippe Corcuff rappelle à juste titre que la valeur relative des choix politiques ne saurait s'assimiler à un quelconque nihilisme ni un refus de choisir. Déjà, Maurice Merleau-Ponty affirmait : « Puisque nous n'avons, quant à l'avenir, pas d'autre critérium que la probabilité, la différence du plus ou moins probable suffit pour fonder la décision politique, mais non pas pour mettre d'un côté tout l'honneur, de l'autre tout le déshonneur » (*Humanisme et terreur*, 1947). Une leçon trop souvent oubliée à droite comme à gauche. Il faut ajouter à cela que même s'il n'y a pas de choix entièrement fondés en raison, il y en a de plus ou moins légitimes en

fonction des valeurs de chacun. Maurice Merleau-Ponty remarquait en ce sens : « il y a des degrés de vraisemblance qui ne sont pas rien ».

Le *sumbolon* est « un objet coupé en deux constituant un signe de reconnaissance quand les porteurs pouvaient assembler (*sumballein*) les deux morceaux » (Le Robert). C'est ce qui permet de se reconnaître, c'est ce qui donne un horizon commun. Il n'y a rien de plus précieux.

Les banlieues des années 1960 furent une utopie brutale. Leur destruction ajoute à la violence du projet puisqu'elle invalide tout ce qui était une utopie de cité idéale, l'utopie d'un accès au bon air, à la verdure, et aux attributs du logement modernes (vide-ordures, balcon, machine à laver, parking pour la voiture...). Il est vrai qu'entre le moment de la construction des grands ensembles et les destructions de quelques grands ensembles dans les années 2000, il s'est opéré un grand changement : ce n'est pour l'essentiel plus la

même population qui les habite ; les enfants à la Doisneau et les populations qu'évoque Marc Bernard dans *Sarcellopolis* (1964) ont cédé la place à des populations très largement d'origine non françaises. Les lieux de l'utopie – qui était une utopie « moderne » mais, aussi contestable soit-elle, était une utopie française et européenne – sont devenus les lieux des ghettos. Les photographies de Mathieu Pernot acquises par le Fonds municipal d'art contemporain de la Ville de Paris ou regroupées dans son ouvrage sur *Le grand ensemble* aident à comprendre cela. Le professeur Michel Poivert écrit très justement : « Mathieu Pernot associe plusieurs éléments pour former un univers à la fois analytique et expressif : la reproduction de cartes postales de grands ensembles des banlieues françaises, des vues d'implosions d'immeubles anéantis par les plans de réaménagements urbains, des détails des cartes postales montrant des figures humaines et enfin les retranscriptions des messages inscrits au revers des cartes postales. Ces documents d'une imagerie vernaculaire troublent d'abord par leur facture, les cartes postales sont des photographies grossièrement colorisées et possèdent cette beauté de l'union improbable de l'archive et de son

esthétisation par la peinture contemporaine (de Gerhard Richter à Yves Bélogrey). Mais plus profondément, leur éclat de chromo traduit aujourd'hui l'utopie dont était jadis porteuse l'architecture des grands ensembles. Ces images de citées idéales recèlent les rêves anciens de la Reconstruction. La brutalité de l'association de ces images aux vues d'implosions en noir et blanc est apparue nécessaire à l'artiste pour traduire l'ampleur du choix politique : la destruction des utopies. Reste les hommes, où se cachent-ils ? En grossissant la reproduction des cartes postales jusqu'à entrer dans la trame d'impression, des figures ressurgissent, des hommes en marche, des enfants, des femmes, tous pris en image lorsque l'opérateur dans un plan large cherchait à rendre l'immensité des architectures à peine sorties de terre. Fantômes ressurgis du passé, ces habitants de l'utopie ne nous sont pas indifférents : la plupart nous regardent. Étaient-ils conscients alors de la présence de l'opérateur ? Simple hasard d'une composition qui englobe à l'échelle de l'immensité de minuscules existences ? Peu importe, en revanche, ce qu'en fait Mathieu Pernot est là : le peuple des grands ensembles a un visage, et avant qu'il ne soit celui des réprouvés

de l'ordre social, il avait les traits des bambins de Doisneau. » (Mathieu Pernot, *Le Grand Ensemble*, Le Point du Jour Éditeur, 2007).

Alain Finkielkraut fait l'objet de nombre de mauvais procès. Je le dis d'autant plus volontiers que je ne partage pas tous ses points de vue. Il écrit à très juste titre : « La mémoire, c'est d'abord la distance. Les héritiers des victimes ne sont pas des victimes. La première chose que nous devons à ceux qui sont morts, c'est de ne pas nous prendre pour eux. Toute ma famille a été déportée, mais pas moi ! Ce serait pour moi un sacrilège que de m'épingler une étoile jaune en manifestant contre l'antisémitisme. »

Il y a beaucoup d'équivoques sur les Lumières. Mettons de côté les Lumières radicales ou encore révolutionnaires, que d'aucun ont aussi appelé les Lumières corrosives. Mettons-les de côté car si elles existent bel et bien elles n'ont pas d'unité idéologique et nécessiteraient une étude par

auteur. Quand aux Lumières de Immanuel Kant et Moses Mendelssohn, résumons-en le projet par deux éléments : le libre examen des choses et l'autonomie de la raison. Sous cet angle le procès qui leur a été fait d'être la matrice de tous les totalitarismes est erroné. Comme le note Marcel Gauchet à la suite d'une démonstration convaincante : « La raison n'est pas d'essence totalitaire. Mais elle n'est pas davantage une panacée universelle et automatique contre l'illusion, fût-ce la plus manifestement déraisonnable et la plus meurtrière » (« De la critique à l'autocritique. Le combat des Lumières aujourd'hui », *Le Débat*, 150, mai-août 2008). La vérité est que dans la situation actuelle le libre examen est un recours salutaire. Jean-Pierre Le Goff a défini notre époque comme celle de la « démocratie post-totalitaire » tout en analysant fort bien les éléments de nouvelles dominations néo-totalitaires (médias, pensée unique, etc). Aussi est-il préférable de caractériser notre époque comme celle d'un nouveau totalitarisme post-démocratique. L'obscurantisme et l'inculture ont eu raison de la démocratie. L'immigration a contribué à cet obscurcissement. Elle a déplacé le terrain des débats politiques. La pensée a suivi

une pente primitiviste. L'idéologie des droits de l'homme est devenue un nouvel obscurantisme pseudo-démocratique qui tue à petit feu le droit et la démocratie. Malgré l'usage inflationniste du terme « citoyen », plus rien ne renvoie à la réalité de ce mot, et l'homme abstrait et interchangeable a supplanté le citoyen. « L'idéologie des droits de l'homme déchiffre la réalité sociale existante à la lumière de ce qu'elle devrait être (et qu'elle devient peu à peu, du reste, au moins pour partie). Le seul inconvénient de cet impérialisme du devoir-être est qu'il ne pousse pas à l'intelligence des obstacles qu'il trouve sur sa route, quand bien même ils répondent manifestement à de fortes nécessités, du point de vue de l'existence en commun. (...) L'idéologie des droits de l'homme se traduit en d'autres termes par une invasion de moralisme, un moralisme d'autant plus imparable qu'il mobilise les ressorts intimes de l'affectivité. » écrit Marcel Gauchet.

Aussi, la raison doit être remise au travail, et c'est bien elle qui doit être remise au travail, et non la foi, et non le romantisme seul. Si les aveuglements éclairés – c'est-à-dire les bêtises et crimes commises au nom de la raison – n'ont cessé de dévaster les deux derniers siècles, il n'en

reste pas moins vrai que nous les connaissons grâce à des théories éclairées de l'aveuglement. La raison, c'est entendu, ne peut plus être intempérante ni candide. Elle doit être raisonnable et donc réflexive. La raison est à la fois puissante et épuisante. Elle relève de l'intervalle et non du flux tendu. C'est pourquoi elle est autant un mode de penser qu'un mode de vie et un mode de vue.

Michelet écrivait : « J'ai toujours eu l'attention de ne jamais enseigner que ce que je ne savais pas. J'avais trouvé ces choses comme elles étaient alors dans ma passion, nouvelles, animées, brûlantes, sous le premier attrait de l'amour ». De même un certain nombre d'auteurs ont toujours plus de goût à écrire *pour* comprendre qu'à écrire seulement sur des sujets qu'ils connaissent bien. C'est évidemment plus difficile. On écrit alors en défrichant. C'est un travail pionnier, un défrichage rural.
